

L'archéologie, comme les autres sciences de l'Antiquité, a ses «Mozart assassinés». Le 30 août 1914, Adolphe Reinach tombait au champ d'honneur, âgé de 27 ans; son corps ne fut pas retrouvé. A son oncle, Salomon, qui lui reprochait de travailler trop vite, le jeune savant avait répondu qu'il ne croyait pas avoir longtemps à vivre et qu'il voulait faire connaître ses idées. Réédité en 1985, le *Recueil Milliet* reste un *corpus* irremplaçable sur la peinture antique. Tycho von Wilamowitz n'avait que 28 ans, quand il fut tué devant Iwngorod, le 15 octobre 1914. Sa thèse, inachevée, *Die dramatische Technik des Sophokles*, fut publiée par son père, Ulrich, qui rédigea aussi le dernier chapitre, *Oedipe à Colone*. Les philologues considèrent cet essai de débutant comme un maître-livre sur la tragédie grecque.

La Mort n'a pas fauché Christian Aellen à son insu: le rendez-vous inéluctable lui avait été fixé depuis longtemps, avant même qu'il n'ait choisi le sujet de sa thèse. Il se savait condamné, quand il en commença le premier chapitre, et jusqu'à la parution de l'ouvrage, aucun jour, il n'aurait pu dire qu'il en verrait l'achèvement. Il a relevé le défi; il a soutenu le combat; il a remporté la victoire. Onze ans, il a déjoué les ruses de Thanatos. Ces onze ans, il les a vécus courageusement, héroïquement, passionnément, car il aimait la vie passionnément. Christian Aellen n'a pas vécu pour la science: il a mis dans la science tout son amour de la vie, tout son amour des autres, tout son amour de Dieu. Pascalien, il mesurait comme un abîme infranchissable la distance séparant l'Intelligence de la Bonté.

Christian Aellen s'est fait connaître par des articles, des comptes rendus et par sa participation au *Bulletin de céramique* d'Henri Metzger. Mais ce sont les notices du catalogue *Le peintre de Darius et son milieu* (1986) qui révélèrent au monde savant sa sensibilité et sa lucidité dans l'analyse des images. D'emblée, on le vit rejeter les idées toutes faites auxquelles l'archéologie officielle continuera de se complaire, et, simultanément, les théories biscornues que d'aucuns lancent par intermittence sur le marché. La critique internationale, unanime, salue aujourd'hui son livre, *A la recherche de l'ordre cosmique. Forme et fonction des personnifications dans la céramique italote* (1994), comme un événement, et l'Institut vient d'honorer cet ouvrage de la médaille Georges Perrot.

S'inscrivant dans la lignée des Gombrich, des Dugas, des Metzger (je m'y insère aussi), Christian Aellen a enrichi cet héritage prestigieux d'une manière originale et personnelle. A ses yeux, le primat de l'image et des lois iconographiques, enjeu d'un dur combat pour la génération précédente, allait de soi. Il pouvait donc aborder les scènes des vases de plain-pied et mettre l'accent sur les variations que chaque imagier apporte au schéma pré-donné. Par ses ascendances maternelles lituanienes, Christian Aellen possédait une sensibilité et un vrai tempérament d'artiste. De son père, diplomate et militaire de carrière, il avait hérité d'un caractère discipliné, d'une volonté tenace et d'un sens aigu de l'ordre. Une foi intense, parfois avec une étincelle de mysticisme, lui a permis de discerner, dans les scènes mythologiques des vases italiotes, une ouverture au divin que beaucoup d'archéologues ne soupçonnaient pas.

La richesse de son livre, c'est aussi la richesse de sa personne: un être aimant, ouvert au monde, avide de voir, d'entendre, d'étudier, d'écrire, de voyager. Sensitif plus qu'intellectuel, il entretenait avec les images une relation critique et immédiate tout à la fois. Il était réceptif à chaque détail, à chaque signe «parlant», geste, mouvement du vêtement, orientation du regard. Sa merveilleuse intelligence, toute de finesse et de pénétration, le rendait méfiant à l'égard des abstractions – il était donc au diapason des peintres italiotes. Il songeait à étudier les mythes de métamorphoses, quand Trendall lui proposa l'autre champ d'investigation, combien fascinant, mais combien plus périlleux! Prédetermination? On pourrait le croire, tant il est vrai que Christian Aellen parlait la même langue que les décorateurs de vases de l'Italie méridionale: plutôt que des concepts, des formes, harmonieuses, sensuelles; non des idées, mais des figures, pleines de charme et de séduction; à la place de notions abstraites, des corps, beaux, idéalement beaux. Là où plusieurs générations d'archéologues n'avaient vu que des illustrations de scènes théâtrales, ou, dans le meilleur des cas, des créations autonomes du génie iconographique des Hellènes, Christian Aellen détecta les premières manifestations d'un mode d'expression qui allait dominer l'Occident, au Moyen Age, à la Renaissance, et jusqu'à l'époque moderne: les personnifications. Il comprit que ces figures n'étaient pas un ornement ajouté à l'action, mais qu'au contraire les scènes s'articulaient en fonction d'elles. Par un complet renversement de point de vue, il démontra que, placées en bordure des vases, elles sont attirées, comme par aimantation, vers le centre, où se trouvent les protagonistes - les méchants. De cette dynamique, qui inverse forces centrifuges et forces centripètes, naît le vrai message, iconographique et «moral» tout à la fois. Son livre débouche ainsi sur une appréhension globale du monde italiote au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.: la vie dans toute sa diversité et sa complexité, art, religion, société, mais aussi la mort. Car ces vases, destinés à accompagner les défunts dans la tombe, ont été peints en prévision de l'au-delà. Les scènes qui y figurent renseignent sur la justice, celle que Zeus a instaurée aux Enfers, et qui régit l'ordre cosmique.

Les grands livres mûrissent sous le soleil de l'amitié. A Rome, où il passa plusieurs années - dans la famille d'un commerçant, via Monserrato, car il voulait connaître le vrai peuple de Rome - Christian Aellen fréquenta Domingo Gasparro, qui marqua sa recherche de manière indélébile. La science, souvent, s'élabore ainsi loin des Universités, au gré de rencontres et d'amitiés imprévisibles. Dans la confrontation d'idées avec Christian Aellen, j'ai beaucoup profité, et je ne saurais dire qui, de nous deux, a le plus reçu de l'autre. C'est pour moi un sujet d'orgueil que de lui avoir ouvert la voie et d'avoir été choisi, par lui, au hasard d'une suppléance, pour cette mission. Arturo Toscanini déclara un jour, à propos d'un confrère, un célèbre chef d'orchestre, qu'il ôta son chapeau devant l'artiste, mais qu'il se recouvrait devant l'homme. Devant l'archéologue Christian Aellen, je me découvre; devant l'homme Christian Aellen, je m'incline, profondément. Grâce à lui, je pourrai dire, comme le petit Roi de Galice: «J'ai vu l'honneur».